

ÉMILIE ROCH

ENNEMIS HÉRÉDITAIRES

Extraits chapitres 1 à 3

1

Comme un rempart à l'urbanisation galopante, la maison des Balti se dressait au-devant du lotissement, cachant les derniers lopins de terres agricoles. La lisière entre pelouse et champs se brouillait en un dégradé d'herbes sèches. L'ombre des arbres assombrissait le crépi blanc de la façade.

Une Mini rouge s'engouffra dans l'allée en faisant crisser le gravier sous ses pneus. Un sillon de poussière marqua sa trajectoire pour s'arrêter devant le porche d'entrée. Quelques coups de Klaxon retentirent, sans que personne ne sorte de la maison.

La conductrice laissa les clés sur le tableau de bord. Ses talons ferrés prirent les escaliers deux à deux. La noirceur de sa tenue se détachait de la clarté des murs et des flots colorés de verveines qui s'échappaient des jardinières. Alecto sonna plusieurs fois, une main sur la hanche, scrutant une fenêtre.

À sa connaissance, la famille Balti aimait la discrétion. Seule la cuisine donnait sur l'arrière-cour. Des rideaux façon voilettes de grand-mère masquaient l'intérieur.

Elle réitéra ses coups de sonnette. La porte à peine entrouverte, elle s'immisça dans le hall. Benoît, au pied de l'escalier, eut l'air amusé de la voir débouler. Ses cheveux châtain recouvraient une partie de ses oreilles et de sa nuque. En ce week-end ensoleillé, il portait tee-shirt et bermuda, laissant à découvert ses muscles secs et athlétiques.

— Pas encore prêt ? On doit se dépêcher pour ne pas rater la course ! déclara la visiteuse.

Il glissa son regard derrière Alecto, qui se retourna vers la porte. Un grand sourire fendit la blancheur de craie de son visage.

— Bonjour, Madame Balti, comment allez-vous ?

Luna tenait toujours la poignée, coincée contre le mur. La nouvelle venue ne nota pas l'accueil glacé de la mère qui n'appréciait que très moyennement ses manières et ses bizarreries vestimentaires.

La lycéenne portait cuissardes, jupe à froufrous noirs comme un tutu de l'Enfer et bustier sombre. Les bijoux en argent couvraient poignets, doigts et cou d'un entrelacs de signes celtiques et de croix chrétiennes. Ses cheveux noir corbeau étaient relevés en une coiffure alambiquée.

Luna n'avait pas encore remarqué qu'Alecto changeait chaque jour de couleur de lentilles de contact.

Ce jour-là, les yeux de la gothique étaient bleus.

Tandis que Benoît vérifiait qu'il n'avait pas oublié l'essentiel, à savoir son portable, sa conductrice rejoignait déjà la voiture sans dire au revoir. Il quémanda un peu d'argent à sa mère, alors que les coups de Klaxon résonnaient dans l'arrière-cour.

— Elle ne peut pas s'empêcher de faire un boucan d'enfer chaque fois qu'elle vient celle-là. N'oublie pas que Ferdinand vient manger ce soir : ta présence est indispensable.

L'agacement parental le fit sourire, et une fossette apparut sur sa joue. Il promit de rentrer à l'heure. À l'extérieur, Alecto sortit la tête de la voiture et hurla qu'ils allaient finir par rater la course s'il ne se dépêchait pas un peu.

Il pressa le pas pour rejoindre la Mini rouge au moteur vrombissant.

— Il faut vraiment que tu fasses plus attention à tes manières, ma mère va te jeter dehors un de ces jours.

Elle démarra sans s'empêtrer dans d'inutiles excuses. Son passager boucla sa ceinture avant même de reculer son siège. Le tableau de bord lui rentrait pourtant dans les genoux. Plus âgée, Alecto était sa seule connaissance du lycée avec le permis, mais sa conduite le terrifiait. Il ferma les yeux lorsqu'elle recula, attendant l'impact contre les jardinières de verveines.

Le véhicule pila un centimètre devant l'obstacle.

Ballotté à chaque manœuvre, le garçon tempéra l'impatience de la conductrice, dans l'espoir qu'elle lève le pied. Il consulta ostensiblement l'heure sur son portable.

— La course n'a pas encore commencé. Nous avons du temps devant nous.

— Je veux arriver en avance pour avoir une bonne place devant l'arrivée. C'est la première fois que je vais au critérium, et puis Mehdi attend de moi que je l'encourage. Il s'est entraîné tout l'été pour ça.

La gothique accéléra dans les rues pentues du village pour rejoindre la nationale. Elle accordait des coups d'œil trop furtifs à chaque intersection.

Benoît était déjà bien au courant des entraînements de Mehdi, dont le temps libre se composait essentiellement de courses et d'exercices ponctués de longues randonnées en VTT. Le hic, c'était qu'il n'était pas très bon en compétition.

— Vu ton enthousiasme, je ne comprends pas pourquoi tu viens, remarqua-t-elle.

La voiture dévorait des kilomètres de goudron à pleine vitesse. Les magasins et bâtiments industriels défilaient sur les vitres latérales. Le passager scrutait la route, chahuté par la conduite sportive.

— Mehdi m'a demandé de t'accompagner, il ne voulait pas que tu restes seule.

— C'est trop mignon de sa part, fondit-elle. Je l'adore. Mais c'est dommage pour toi : tu vas tenir la chandelle !

Bien conscient du problème, il avait invité d'autres copains à le rejoindre, mais aucun n'avait pu se libérer. Romain avait fourni la pire excuse. Dans le même club que Mehdi, il avait déclaré laconiquement qu'il était blessé et qu'il ne se sentait pas d'encourager son concurrent plus chanceux.

Ils longèrent les bords du Rhône puis atteignirent les remparts. Alecto s'engouffra dans le centre-ville d'Avignon, tourna dans les petites rues moyenâgeuses où quelques millimètres de vide séparaient les rétroviseurs des murs. Elle pila avant de se garer.

– T'as vu l'attroupement du côté des remparts ? Je suis sûre que ça a déjà commencé ! Grouille-toi !

Il la suivit au pas de course lorsqu'elle se précipita vers l'arrivée. Quelques badauds s'étaient attroupés près du podium. Alors qu'ils s'en approchaient, les cyclistes du peloton passèrent sur la piste.

– Tu vois ! On a raté le départ !

Prétextant sa petite taille, elle intégra le premier rang. Son compagnon de route marchait sur son sillage.

Le circuit traversait le centre-ville avant de longer les remparts, de rouler sous le pont Saint-Bénézet, et de rejoindre l'arrivée.

Le temps encore chaud du début de septembre faisait apprécier l'ombre des platanes qui bordaient les derniers mètres.

Ils n'avaient raté que le premier tour. Des organisateurs en baudrier jaune régulaient la circulation juste à côté d'eux.

Un commentateur annonçait que les coureurs en tête terminaient déjà leur second passage. Le peloton pointa son nez au bout de la rue et Alecto hurla lorsqu'elle y reconnut Mehdi. Benoît se protégea une oreille tant elle s'époumona. Elle se pencha en prenant appui sur la barrière métallique pour suivre son petit ami des yeux plus longtemps.

– Je ne sais pas comment tu l'as reconnu au milieu de tout ce monde.

Elle haussa les épaules tout en cherchant ses lunettes de soleil dans sa besace.

– Je suis meilleure observatrice que toi, c'est tout.

D'autres cyclistes passèrent devant eux, et Benoît suivit le spectacle les mains dans les poches. Alecto observa son comportement nonchalant d'un air déçu, puis scruta l'amont de la course. Elle voulait être la première à apercevoir le visage de son bien-aimé.

Lui attendait que la compétition s'achève. Son intérêt pour les deux-roues avait été forcé par le destin. Mehdi, qu'il connaissait depuis la maternelle, était passionné de vélo. Il l'accompagnait chaque année pour encourager les coureurs lors d'une étape de la Grande Boucle. Il adorait ses moments avec la famille Khalil.

Avec Alecto comme spectatrice, ce n'était pas pareil. Cette fille avait débarqué au lycée l'année précédente. Elle attirait l'attention de tout le monde avec ses tenues extravagantes et n'avait que son petit ami en tête et en conversation.

La gothique avait jeté un sort à Mehdi : à peine rencontré, il l'avait intégrée de force dans le gang puis avait commencé sa cour en menaçant tous les éventuels prétendants. Son meilleur ami ne l'avait encore jamais vu agir ainsi.

– Qu'est-ce que tu as sur la jambe ? s'étonna-t-elle soudain.

Elle pointa un doigt plein de bagues vers le mollet de Benoît, qui recula d'un pas. Une cicatrice marquait le devant de sa jambe d'une trace semi-circulaire. Il proféra le mensonge habituel.

— J'ai été attaqué par un chien au collège, il a surgi de nulle part et m'a mordu avant même que je puisse me retourner.

— C'était y a longtemps ? La cicatrice est énorme. Énorme !

Elle s'accroupit pour mieux voir. L'empreinte blanchâtre sur la peau se reflétait dans ses lunettes de soleil. Il inspecta les alentours d'un air gêné en espérant que personne ne noterait son manège. Leurs voisins immédiats lancèrent des regards intrigués. Les bénévoles en gilet jaune continuèrent de surveiller la circulation.

— C'était il y a trois ans. Est-ce que tu peux te relever ? Mehdi va bientôt passer.

Elle ignore sa remarque, une main toujours tendue vers la jambe, le pouce et l'index formant un pied à coulisse, pour mesurer la taille des mâchoires. Le lycéen surveillait les alentours. Les premiers cyclistes franchissaient la ligne d'arrivée.

— C'était quoi comme race ?

— Je ne lui ai pas demandé son pedigree. C'était une espèce de gros chien-loup, on n'a jamais pu retrouver le propriétaire. Ils arrivent : je croyais que la course était importante pour toi.

Le peloton défila en une masse fluide. Mehdi passa et Benoît aurait juré qu'il avait ralenti pour tendre la tête vers eux. À ses pieds, la gothique se rappela soudain de la raison de sa venue et sauta comme un ressort pour hurler des encouragements.

Contrarié, le garçon attendit la fin du tournoi, les bras croisés sans engager la conversation. Même si masquer la vérité était très facile, il regrettait de ne pouvoir être sincère. Son secret était si grand qu'il n'avait d'autres choix que de mentir pour vivre normalement.

La compétition s'achevait. Alecto galopa pour rejoindre son Don Juan. Poussant son vélo près de lui, Mehdi avait une drôle d'allure dans ses vêtements moulants et ses chaussures adaptées aux pédales. Petit et carré d'épaules, sa silhouette lui donnait un air plus costaud que son ami.

Benoît joua les absents lorsque les amoureux s'embrassèrent. La gothique se plaignit en gloussant de la peau salée de son partenaire. Ils convergèrent vers le tableau d'affichage des résultats. L'animateur scandait les noms des coureurs, de leur dossard et de leur équipe au fur et à mesure de leur ordre d'arrivée. La déception fana le visage de Mehdi, trente-cinquième du classement alors qu'il espérait atteindre au moins la vingtième place.

Ils traversèrent les ruelles du centre-ville en pressant le pas lorsque l'odeur d'urine ou de détergent était trop forte. Le vent se perdait dans les rues étroites et en ce week-end de septembre, les gens flânaient, les bras chargés de sacs de shopping.

— Mais tu faisais quoi tout à l'heure, accrochée à sa jambe ? interrogea Mehdi avec une pointe de jalousie.

— J'étais intriguée par sa cicatrice. Je n'en avais jamais vu d'aussi grosse. Est-ce que tu étais là lorsque le chien l'a mordu ?

La curiosité morbide de la gothique ne choqua personne. Le principal intéressé soupira en se demandant quand elle allait le laisser tranquille. Maintenant qu'elle avait abordé le sujet, la bobine des mensonges devait se dérouler. Il fit même un dé-

compte dans sa tête, notant bien la lumière dans le regard de son meilleur ami : quatre, trois, deux, un...

– Non, j'étais absent, car il s'est fait attaquer pendant les grandes vacances. Mais est-ce qu'il t'a dit pour le vaccin contre la rage ?

Étonnée, Alecto se tourna vers Benoît, bien obligé de répondre une nouvelle ineptie.

– J'ai déclenché une allergie au vaccin antirabique. C'est très rare. J'ai été malade plusieurs mois.

Quelques phrases courtes : l'important était de ne pas trop en dire, cela laissait moins de chance pour le questionner à nouveau. Elle ricana sans y croire une seconde, quand Mehdi insista.

– C'est vrai. Je ne l'avais encore jamais vu aussi malade. C'était pas juste une petite fièvre. Sa réaction a été très violente. Lorsque je suis venu le voir à l'hôpital, il avait perdu beaucoup de poids alors qu'il s'était passé peut-être un mois ! J'avais l'impression que ses parents ne le nourrissaient plus. Ça faisait un choc, car il était bien bouboule au collègue.

– Je n'étais pas « bouboule ».

– C'est ça, tu étais plus petit que moi et pesais bien dix kilos de plus, railla son meilleur ami. Mais tu as raison, tu n'étais pas bouboule !

Alecto joua les arbitres entre les deux garçons. Mehdi lui promit de lui trouver des photos pour qu'elle puisse juger par elle-même.

– Bref, après deux ou trois mois à la clinique, il a pu rentrer chez lui, mais les médecins lui déconseillaient d'aller au collège, alors c'est sa mère qui lui faisait des cours à domicile.

– Une catastrophe, précisa l'intéressé. Ses talents pour l'apprentissage sont proches de zéro.

– Et lorsque les médecins ont enfin décidé qu'il pouvait sortir de chez lui, il venait au collège complètement shooté par ses médocs. Une fois, il s'est même endormi en classe. On avait trouvé ça drôle avec les copains... juste un moment, après ce n'était plus drôle, parce que Benoît était tout le temps dans les vapes. Il m'a fait le coup sur son vélo aussi...

Alecto leva un sourcil.

– Il s'est endormi sur son vélo. On aurait dit qu'il avait bu. Je le suivais – je me mets toujours derrière lui, sinon je le sème – donc je le suivais et petit à petit, je l'ai vu tanguer, ralentir, ralentir, tanguer, ralentir... et bing ! Le trottoir. Je ne sais pas quand il s'est réveillé, pendant la chute ou après avoir touché le sol, mais sa tête à ce moment-là aurait bien mérité une photo.

Elle éclata de rire. Benoît s'abstint d'en rajouter. Il aurait bien voulu que Mehdi évite d'aborder tous les détails qui le replongeaient dans une période de sa vie franchement désagréable.

– Il a subi ce traitement deux ou trois mois, après, à part quelques rechutes, il est allé de mieux en mieux. Ça fait longtemps que tu n'as pas campé à la clinique de ton oncle.

– Oui. J'ai annulé mon abonnement. Je n'ai gardé que la carte de fidélité : dix bilans sanguins réalisés, le onzième offert !

Ils arrivaient sur la Place de l'Horloge. Les cris aigus des enfants sur les chevaux du carrousel couvraient la musique lancinante. Des touristes prenaient des photos des colonnades de la mairie avant de se diriger en troupeau vers le Palais des Papes. En face de l'hôtel de ville, les cafés avaient sorti tables et parasols. Les clients savouraient leurs bières, pastis ou diabolos. Rires et éclats de voix emplissaient la place de vie.

Ils s'installèrent en terrasse pour profiter du soleil. Mehdi attacha son vélo à une barrière qu'il pouvait surveiller du regard. Lorsqu'il s'assit, Alecto rapprocha sa chaise de lui et lui saisit la main.

Comme il l'avait craint, Benoît allait tenir la chandelle. En prime, le sujet de conversation ne lui plaisait pas du tout. Il se demanda comment éviter une énième anecdote sur ses mésaventures du collègue. Si Alecto continuait ses investigations, il devrait s'enfoncer dans les détails inventés de son état de santé, de la rareté des allergies aux vaccins jusqu'aux examens qu'il effectuait régulièrement à la clinique.

Et le garçon trouvait qu'il avait déjà assez menti pour la journée.

Adossé à sa chaise face au soleil, il amorça une discussion sur les prochaines courses et Mehdi embraya sur la planification approfondie de son entraînement.

2

La voiture d'Alecto quitta le jardin des Balti dans un rugissement de moteur. Benoît grimaça, la main encore levée pour la saluer. Son après-midi avait été ternie par l'insistance de la gothique à tout connaître de sa maladie. Plus le fait qu'il avait subi les roucoulements des tourtereaux.

La berline de Ferdinand était garée à l'ombre du chêne. La présence de son oncle présageait un nouvel entraînement. Il poussa la porte en claironnant son arrivée. L'étroit hall d'entrée contenait un porte-manteau surchargé de vêtements et de sacs et un buffet sur lequel il déposa ses clés et sa monnaie. Le bruit des casseroles touillées et des sauces qui glougloutent filtrait depuis la cuisine.

Petite, les cheveux en crinière, sa mère étonnait par sa vitalité. Dans la touffeur des fourneaux, elle s'enquit de son après-midi.

— Mehdi est en milieu de tableau. Alecto est toujours aussi bizarre. C'était plutôt une bonne journée.

Ferdinand sortit de la cuisine. Son oncle médecin avait pris soin de lui pendant ses « crises » les plus dures au collège. Propriétaire d'une clinique à Valence, il évoquait tous les aspects du beau docteur de série télévisée, hormis les cheveux qui disparaissaient de son crâne. Il perdit son sourire en l'approchant.

— Luna, est-ce que je peux t'emprunter ton fils une petite heure ? Les vérifications de routine.

— Si je comptais sur lui pour faire à manger, cela ferait belle lurette qu'on serait tous morts de faim.

Benoît se laissa guider de mauvaise grâce vers la salle à manger, tiré fermement par le bras.

— Qu'est-ce que tu as bu ? s'enquit le docteur en parlant assez bas pour que seul son neveu puisse l'entendre.

L'adolescent fut tenté de nier un quart de seconde, mais il savait que dès l'instant où ils s'étaient rapprochés, son haleine l'avait trahi. Cela faisait partie des inconvénients de vivre dans une famille comme la sienne. Autant passer directement aux aveux.

— Un demi.

— Sais-tu que le truc du chewing-gum ne fonctionne pas sur les loups-garous ?

La mimique explicite confirmait qu'il le découvrait.

— Je ne comprends pas comment tu as pu te l'acheter. C'est illégal. On n'aurait même pas dû te servir.

Le médecin le poussa jusqu'à une chaise et fit le tour de la table pour s'asseoir en face de lui. Avec ses meubles de grande surface en bois et tissu, le salon des Balti était d'un grand classicisme ; personne ne pouvait deviner qu'il servait de laboratoire d'expérimentation.

Un chronomètre, un calepin numéroté « 56 » et une gourmette en argent au prénom de Benoît étaient posés entre eux.

– C'était pour accompagner Alecto, se justifia-t-il, car son oncle persistait dans son air de reproche.

– Est-ce la fille qui s'habille avec trois bouts de dentelle noire, impolie et criarde et que ta mère ne peut pas supporter ? Tu aimes prendre des risques !

– Ce n'était qu'une petite bière, chuchota le garçon, tu ne vas pas me faire la leçon.

– Ce n'est pas mon rôle. Tes parents s'en chargeront.

Ferdinand ouvrit son calepin sur une page blanche.

– Le mien est de juger de ta santé. J'ignore l'effet de l'alcool sur ton organisme. Je ne devrais pas avoir besoin de te rappeler qu'amoindrir tes inhibitions est une très mauvaise idée. On ne sait pas quelles conséquences cela peut avoir sur un double-alpha.

L'adolescent leva les yeux au ciel. « Double-alpha ». C'est ainsi qu'une partie des autres loups-garous le nommaient, pour bien marquer sa différence. La lycanthropie s'exprimait plus fort chez lui, et même si l'origine génétique était élucidée, une large part d'ombre demeurerait sur ses capacités.

Il avait déjà fait l'erreur de lui cacher ce qui pouvait être des indices indispensables pour comprendre comment son corps fonctionnait. La réaction en chaîne qui s'était ensuivie avait mis en danger toute sa famille. La sincérité restait la meilleure solution qui s'offrait à lui.

– J'ai bu un demi, vers seize heures peut-être. Rien de notable ne m'est arrivé. Je n'ai rien ressenti qui ressemblait à un brin de colère, pas même de l'énervement. J'étais même plutôt détendu. Mehdi et Alecto ne se sont pas enfuis parce que je me transformais. Elle a gobé toute la fausse histoire de l'allergie au vaccin antirabique. Elle nous a raccompagnés à la maison. Voilà. C'est bon, j'ai gagné mon permis de boire ?

Renfrogné, son oncle tapait des doigts sur la table. L'adolescent souffla bruyamment. Cette histoire prenait une proportion ridicule.

– Une intervention sur trois du surveillant est consécutive à l'alcool. J'espère que tu comprends mieux mon agacement. Tu n'as jamais eu à trouver un avocat pour défendre un Durand éméché qui hurle qu'il est un loup-garou dans les rues de Besançon ! Ou à missionner notre unique serrurier pour qu'il déverrouille une cage en urgence à trois cents bornes de chez lui.

Benoît se retint de lui rappeler que la charge de surveillant lui avait été retirée et que ça ne le concernait donc plus.

Inutile de remuer le couteau dans la plaie.

L'oncle griffonna dans son carnet qu'il avait bu une bière avant l'expérience, puis lui tendit la gourmette.

Le cobaye approcha la main, paume vers le ciel. Le médecin lâcha le bijou.

Dès l'instant où l'argent entra en contact, la peau devint rouge et irritée, profondément brûlée. Benoît expira sans se plaindre de la douleur. Avec les années d'exercices, il ne grimaçait même plus.

Être double-alpha était une plaie. La moindre blessure ou émotion forte amorçait une transformation en loup sanguinaire. C'était un mécanisme de défense inné.

Heureusement, le processus pouvait s'inverser, du moins tant que les stimuli n'étaient pas trop intenses.

Ses yeux changèrent de la couleur noisette à un jaune soutenu. Sa vision s'altéra, lui permettant de détecter plus facilement les mouvements, de capter plus de lumière, mais au prix de teintes fades. Le polo de son oncle glissa du rose au jaunâtre et dans le même temps toute la pièce s'éclaira.

De la fourrure apparut dans le creux de sa paume. Il laissa tomber sa vieille gourmette, puis posa la main à plat sur la table pour cacher le poil qui poussait.

Sa respiration restait fluide, son rythme cardiaque régulier. Il savait circoncire la douleur et éviter que la métamorphose ne se répande à son corps entier. Il pensa à la mutation inverse. L'image mentale d'une peau glabre occupait toutes ses réflexions.

Des picotements le tiraillèrent.

La fourrure se résorbait.

Le salon s'assombrit et la couleur rose revint sur le tissu.

Il montra sa paume totalement humaine.

— Tu vois ? Je maîtrise.

Son sourire victorieux creusa la fossette dans sa joue. Son oncle nota sa performance sur son calepin puis remit à zéro le chronomètre.

— Arrête de fanfaronner. Continuons.

Imperturbable, le médecin ramassa la gourmette et la laissa tomber dans la main de son neveu. Il réitéra l'exercice cinq fois. Benoît fatiguait. Lors du dernier essai, le poil se développa jusqu'au poignet.

— Alors, j'ai de bons résultats ?

Ferdinand fit une moyenne rapide des temps.

— Tu es plus lent de 120 millisecondes, mais l'échantillonnage est trop petit pour conclure.

— Est-ce que tu es en train de me dire que je dois boire plus souvent pour valider tes expérimentations ?

Sans prendre la peine de répondre, le médecin rangea le matériel d'entraînement. Il se frotta le bout des doigts, rougi par la brûlure de l'argent. L'allergie était plus longue à produire ses effets sur les simples-alphas comme lui.

— Tu te maîtrises mieux, c'est indéniable et j'en suis très content. Fais juste attention à ne pas relâcher tes efforts par excès de confiance.

Son regard plongea dans celui de son neveu. Il adopta un ton plus prudent.

— Tu as fait d'énormes progrès. Nous pouvons en montrer un aperçu aux autres loups-garous.

L'adolescent grimaça. Des souvenirs émergèrent. Une assemblée hostile. Des visages tantôt apeurés, tantôt haineux. Un homme le repoussant contre des barreaux en argent. Il chassa ses mauvaises pensées, écoutant l'explication de son oncle.

– Un conseil se déroulera chez moi en février. Il n’y aura que les chefs de meute. Ce sera une bonne occasion pour faire une démonstration.

La plupart du temps, les conseils consistaient à prendre des nouvelles autour d’un verre et éventuellement à régler les deux ou trois problèmes survenus dans l’année. Benoît n’avait en mémoire que la session extraordinaire où ils devaient décider entre le tuer ou l’enfermer à vie.

– Est-ce que je devrai me transformer entièrement ?

Le garçon triturait nerveusement des mains et se força à arrêter. Ferdinand eut un sourire, faisant apparaître la fossette familiale, et secoua la tête.

– Bien sûr que non. Je cherche à les mettre en confiance, pas à les terrifier. Ce ne sera pas différent de ce que nous venons de faire : même protocole expérimental, mêmes excellents résultats.

Le double-alpha baissa le regard. Les marques de griffes, qu’il avait imprimées sur la table quelques années auparavant, striaient toujours sa place.

– Je suppose que je n’ai pas le choix.

– Je comprends tes réticences, mais si nous leur montrons combien nous avons avancé dans la maîtrise de ta mutation, et cela presque deux ans avant la date prévue, ce sera un formidable moyen pour préparer un vote favorable. Notre situation transitoire est très délicate. Nous devons commencer à poser nos pions dès maintenant pour convaincre la communauté.

Benoît haussa les épaules. Il n’avait aucune envie d’aller à ce conseil ; sa confiance en Ferdinand lui fit articuler un « oui » du bout des lèvres.

L’arrivée de son père interrompit leur discussion. Celui-ci les salua depuis le hall en déposant son attaché-case sur le buffet. Un dossier urgent de comptabilité l’avait forcé à travailler tard.

– Est-ce que tu as apprécié ta bière ? dit-il à peine entré dans la salle à manger.

– Oui, couina le fils en se redressant sur sa chaise, prêt à l’affronter.

– Tu sais que le truc du chewing-gum, ça ne marche pas sur les loups-garous ?

– Je vais être puni ?

Francis fit mine de réfléchir. Avec son nez étroit et ses arcades proéminentes, il était terrifiant lorsqu’il était en colère. Les yeux clairs se firent rieurs.

– Tu verras bien avec ta mère.

Elle surgit à ce moment-là pour annoncer que le dîner était prêt et tiqua immédiatement. Son fils était tourné vers elle, suspendu à sa décision.

– Est-ce que son entraînement s’est bien passé ? demanda-t-elle comme s’il n’existait pas.

– Oui. Nous étions en train d’aborder le sujet du conseil de février.

Elle reporta son attention sur son fils.

– Bon, ça va pour cette fois, mais tu mets la table pour ta peine.

Il partit dans la cuisine pour récupérer la vaisselle et les couverts. Lorsqu’il revint, les bras chargés, sa mère et son oncle discutaient avec animation.

– Tu ne peux pas laisser Loïc prétendre que mon fils est un Louvel. Il faut qu’il entende raison, et qu’il écoute la voix de Francis, qui a sans ambiguïté demandé à ce que sa lignée ne soit pas incluse dans leur meute !

Benoît dressait la table en suivant la conversation d'une oreille très distraite. Les questions de meutologie étaient récurrentes lorsque son oncle venait manger à la maison. Il préférait une anecdote sur les erreurs de comptabilité débusquées par son père plutôt qu'une énième invective sur sa généalogie. Comme d'habitude, Ferdi expliqua ses tentatives pour convaincre l'autre chef de meute. Sa sœur secouait la tête à chaque phrase, faisant voler sa crinière brune.

— Mais ce n'est pas du tout comme ça qu'il faut faire ! Oppose-toi frontalement ! Montre-lui enfin que c'est une ligne rouge. Des années que ça dure ! Le temps des palabres est fini : il faut que tu imposes. Je ne comprends pas pourquoi tu t'acharnes dans l'erreur.

Le dernier couvert déposé, l'adolescent s'empressa d'aller chercher la nourriture dans la cuisine. Son excellente ouïe de loup-garou ne pouvait pas l'isoler du débat. Ferdi rappelait qu'ils avaient besoin de Loïc en cas de vote au conseil. La soupière trouva place au milieu de la table. Benoît croisa le regard dépité de son père, qui comme lui se désintéressait de la question.

— Il veut profiter de la faiblesse de notre meute pour nous déshériter, claqua la mère.

Piqué au vif, son frère se redressa sur sa chaise.

— Non, notre meute n'est pas faible. Je vais attendre que Benoît atteigne sa majorité et soit libre de toutes contraintes avant d'imposer quoi que ce soit à Loïc. Je te rappelle que nous ne pouvons pas braquer les Arcadiens contre nous, car leur vote est absolument nécessaire. J'ai déjà des remarques par l'un ou l'autre des chefs sur la meutologie de mon neveu. Je n'ai pas besoin que ma propre famille ajoute un coup de bistouri à mon autorité. Et après, que vas-tu me demander d'autre ? D'exiger de récupérer la surveillance à Jean-Luc Beaupré sous prétexte que c'est un héritage familial ? C'est non.

Luna ravala ce qu'elle comptait ajouter. Les raclements de cuillères à soupe marquèrent les minutes qui passaient.

3

Assis en tailleur sur son lit, Benoît se tenait immobile, les paupières mi-closes. Attentif à l'air qui gonflait ses poumons et arrondissait son ventre, puis sur le reflux régulier hors de sa cage thoracique, il laissait s'écouler l'agacement de la veille de la pleine lune.

Trois ans auparavant, lorsque sa lycanthropie particulière s'était éveillée, la méditation lui avait été imposée. Avec les séances de yoga et de sophrologie, il avait été la risée du collègue. À présent, il ne tiquait pas quand on le surnommait « Gandhi » : la gestion de ses émotions était plus efficace que tout ce qu'il avait entrepris jusqu'alors.

Sa mère le tira de ses vingt minutes d'introspection en l'appelant pour le petit déjeuner. Il s'habilla en vitesse. Sa chambre n'était qu'un amoncellement de jouets désuets pour son âge, de bibelots achetés lors des vacances d'été, de posters de groupes de musique et de BD qu'il sandwichait dans une étagère trop étroite. Une vieille tapisserie de petites voitures fanait sur les murs.

Il descendit, sac à dos sur l'épaule, ébouriffa ses cheveux devant le miroir de l'entrée puis s'engouffra dans la cuisine. Son petit déjeuner était déjà sur la table, avec les barres énergétiques pour les goûters de dix et seize heures.

Derrière les rideaux, octobre s'installait. Il avait fait chaud tout le début du mois, mais ce vendredi de pleine lune, le mauvais temps avait décidé de se mettre de la partie. Un vent glacial sifflait contre la vitre. La dernière journée de la semaine était pluvieuse et froide, ce qui n'augurait rien de bon pour les vacances de la Toussaint.

Son père descendit les rejoindre. Des trois loups-garous, Francis était celui qui gérait le moins bien l'énerverment. Le paternel s'assit à table en se contraignant à faire bonne figure, puis dévora la moitié d'une baguette pour faire taire son anxiété. Il s'abstint de boire du café.

Benoît leva les yeux vers l'horloge de la cuisine, prêt à partir. Sa mère brandit un papier à l'en-tête de la clinique Sainte-Lucie.

— Tu oublies ton mot d'absence. Appelle-moi si tu as un souci avec le prof.

Le dernier cours de la semaine finissait trop tard pour prendre le risque de le suivre. La métamorphose débutait juste après le coucher du soleil, soit à 18 h 41 ce vendredi. Si l'heure de fin du lycée était gérable – 18 h – le trajet du retour beaucoup moins.

Il avait donc officiellement une visite médicale dans la clinique de son oncle en fin d'après-midi pour pouvoir s'éclipser plus tôt. Un arrangement avec la vérité désormais devenu la routine.

– Tu ne te plaindras pas si je rate mon bus ! commenta Benoît en prenant la paperasse.

Mehdi lui avait déjà envoyé un message pour savoir pourquoi il traînait.

La maison de son meilleur ami était la dernière du lotissement et la plus proche de celle des Balti. Cela faisait si longtemps qu’il parcourait le chemin qu’il connaissait chaque brin d’herbe sur la route par son prénom. Comme à son habitude, Mehdi l’attendait devant le portillon de son jardin, et comme d’habitude, il lui reprocha d’être en retard. Ils pressèrent le pas pour se rendre à l’arrêt de car.

Les performances de Samira, la petite sœur de Mehdi, monopolisèrent la conversation.

– Elle a gagné la compétition départementale de cyclisme, d’accord. Mais déjà, c’est plus facile, car il y a moins de concurrentes. En plus, elle pourrait s’abstenir de danser dans toute la maison avec sa médaille autour du cou. Et enfin, elle est allée raconter à ma mère que je ne voulais pas l’aider sur ses devoirs de Français. Elle lui a dit que j’étais jaloux de ses réussites sportives alors que ce n’est pas vrai, j’ai juste l’exposé de M. Riffard à préparer. Qu’est-ce qu’elle croit, que je suis son larbin ?

Benoît le chambra en répliquant que oui, ses frangines faisaient de lui un homme à tout faire. Il encaissa d’un rire la bourrade amicale.

Trois silhouettes familières attendaient à côté de l’abribus. Romain et sa sœur Stécy se démarquaient par leurs toisons respectivement blonde et rousse. À leurs côtés, Adrien les dépassait d’au moins une tête.

– C’est mieux quand Papa nous garde, comme il habite dans le centre d’Avignon, on n’a que quelques mètres à faire, concluait Stécy lorsque Mehdi et Benoît arrivèrent.

Le car s’arrêta devant eux dans une brume de gasoil et un grincement de freins. Le loup-garou encaissa la pollution olfactive et sonore. L’une des difficultés de la veille de la pleine lune, outre l’énervement permanent, était l’exacerbation des sens.

Les boutons du volume et de l’odorama étaient bloqués à fond.

Il s’assit sur le siège qui couinait le moins et à l’opposé du moteur assourdissant. Inutile de solliciter plus que nécessaire ses oreilles. Pour les odeurs en revanche, aucune stratégie d’évitement n’existait, à moins d’assumer le ridicule du pince-nez. Il avait l’impression d’être plongé en permanence dans l’haleine et la transpiration des gens autour de lui.

Le car se remplit au gré des arrêts. Il emprunta la route nationale pour remonter vers Avignon et longea le fleuve pendant un moment. Le Rhône apparaissait entre les arbres qui bordaient la voie.

– Pas très bavard Gandhi aujourd’hui, chuchota Romain, une place derrière lui.

Benoît détacha son regard de la chaussée et se força à prendre part à la conversation. La tête d’Adrien dépassait du dossier. Il observait les autres d’un air gentil. À ses côtés, Romain ressemblait à un blondinet maigrichon alors qu’il était d’un naturel sportif. Stécy discutait avec Mehdi des derniers films sortis au cinéma, ne jurant que par le prochain Miyazaki.

Le car s’arrêta devant les remparts. Ils descendirent pour rejoindre le lycée. L’aile principale était un bâtiment classé, en pierre blanche, avec des fenêtres à faux meneaux et de hauts plafonds. Elle était flanquée de deux annexes beaucoup plus

modernes : un gymnase où on gelait en hiver et étouffait en été et un immeuble avec les façades en béton ocre que l'on voyait partout dans les années 1970.

La cour parsemée de platanes se lovait au creux du U formé par les trois bâtiments. Sur un banc près des escaliers du perron, la tenue noire d'Alecto se détachait. Un gros sac et de grands objets rectangulaires et plats étaient posés contre le mur à côté d'elle.

Stécy quitta les garçons pour retrouver ses copines de seconde. La gothique fit la bise au reste du groupe en ignorant leurs regards insistants. Ses lentilles de contact demeuraient vertes depuis plusieurs jours et les paris allaient bon train pour savoir quelle serait la prochaine couleur. Lorsqu'il tendit la joue vers elle, Benoît plongea dans l'odeur de cuir des vêtements qui prédominait sur son parfum, une marque de luxe mêlant notes boisées et florales.

– Pas en public ! railla Romain d'un air narquois alors qu'elle embrassait Mehdi.

Le couple ignore les ricanements et sifflements.

Le gros sac et les objets rectangulaires étaient du matériel de peinture. Les six grandes toiles étaient maintenues en trois paquets par de la ficelle, tandis que des dizaines de tubes de gouache se serraient dans le cabas. Mehdi proposa spontanément son aide pour la décharger, les autres y furent contraints. Elle fourra de force son équipement artistique entre les mains des membres du groupe, s'arrêtant spécifiquement devant Benoît. Elle plissa des yeux.

– Ne crois pas que je vais te pardonner de rater ma fête d'Halloween parce que tu transportes mes affaires. Je suis sûre que tu n'as fait aucun effort pour convaincre tes parents de te laisser venir.

Le loup-garou sentit une pointe d'agacement lui chauffer les joues. Il n'avait pas besoin d'un énième rappel. Alecto organisait sa soirée autour du thème « Araignée » depuis des jours. La classe entière était invitée ainsi que les métalleux, les guitaristes du lycée et ses potes d'arts plastiques.

Du gros son et de la liberté en perspective.

Aucun élève normalement constitué n'aurait raté ça.

Sauf Benoît, puisque c'était durant la nuit de la pleine lune.

– Combien de fois devrais-je te le répéter ? J'ai un examen médical ce soir, tu sais, pour mes allergies foireuses dont tu n'arrêtes pas de me rebattre les oreilles depuis septembre.

– Ça va, pas la peine de me parler sur ce ton. Tu n'as qu'à mieux t'organiser !

Ils montaient l'escalier central du bâtiment ancien. Les marches formaient des vagues, tant elles étaient usées par les pas de milliers d'étudiants. Le haut plafond réverbérait les conversations en un brouhaha compact.

– En vrai, tu viens ou pas ?

– Connais-tu la signification du mot « non » ? Je peux t'expliquer si tu veux, avec des termes simples pour que tu arrives à comprendre, cingla Benoît, sarcastique.

Peu habituée à se faire chahuter, elle se vexa et lui tourna ostensiblement le dos.

Mehdi planta son regard dans celui de son meilleur ami. Le haussement de sourcils valait tous les reproches. Le loup-garou tenta de se calmer. À cette période de la lunaison, il savait qu'un petit énervement pouvait rapidement s'aggraver en franche colère.

Silencieux, il monta son fardeau de toiles vers la salle d'arts plastiques. Elle expliquait son projet en détail à qui voulait bien l'écouter. Pas un remerciement ne vint récompenser les lycéens qui avaient transporté ses affaires. Son monologue sur un peintre dont elle seule connaissait le nom fut arrêté par la sonnerie de début des cours.

Quatre heures de travaux pratiques sur les précipités attendaient les premières. Benoît était en binôme avec Mehdi depuis que le travail en équipe existait dans les programmes scolaires. De nombreux dangers le guettaient dans la salle de chimie. Outre l'ammoniac dont il ne pouvait s'approcher qu'en retenant sa respiration tant l'odeur nauséabonde lui martyrisait les sinus, le terrible chlorure d'argent le brûlait au moindre contact. Les dilutions du lycée étaient trop fortes pour ne pas amorcer la métamorphose.

– C'est toi qui t'y colles, exigea-t-il en lisant l'énoncé du TP.

Ils devaient caractériser des solutions aqueuses inconnues en les mélangeant avec divers liquides.

– Ce n'est pas la politesse qui t'étouffe aujourd'hui, railla son partenaire de toujours.

Mehdi ne digérait pas le comportement de Benoît à l'encontre de sa copine quelques minutes plus tôt. Pourtant, le loup-garou s'était trouvé plutôt gentil en comparaison de l'insistance d'Alecto. Il s'agaça de s'énerver pour une brouille. Puis s'énerva de son agacement. Puis se concentra sur sa respiration pour recentrer ses pensées, clairement en pleine escalade anxieuse.

Son meilleur ami exécutait les manipulations du TP en consultant les instructions du prof. Renfrogné, il jura à plusieurs reprises lorsqu'il imprégna sa blouse du liquide bleu d'ions Cu^{2+} . Benoît lui tendit des mouchoirs pour nettoyer sa paillasse puis trouva enfin la motivation pour s'excuser.

– Je suis désolé pour la façon dont j'ai parlé à Alecto. J'ai été un peu sec. Si au moins elle n'usait pas tout son temps à me rappeler que vous allez vous marrer chez elle tandis que je serai coincé chez moi... heu... je veux dire, à la clinique. Ça se passerait sans doute mieux.

– C'est sûr que quand elle a une idée en tête, elle fait tout pour l'accomplir.

Mehdi eut une espèce de petit sourire mêlé de respect, tandis qu'il se remémorait les instants qu'il vivait avec elle. Le contenu de son tube à essai bouillait et il le retira du bec Bunsen.

– En tout cas, il y a des périodes où tu n'as pas de patience. D'accord, elle est insistante, mais ce n'est pas la peine de la rabrouer comme un chien.

Les jours comme celui-ci, Mehdi était si proche de toucher la vérité. L'idée de tout lui avouer effleura le loup-garou. Il était persuadé qu'il serait un allié s'il savait.

Ferdinand lui avait farouchement interdit d'en parler.

L'expérience familiale révélait que dévoiler le secret était ardu. Son propre père n'avait pas voulu croire sa future femme tant qu'il n'avait pas assisté à sa transformation en louve.

Mentir était bien plus simple.

Benoît reprit sa tâche de scribe avec application. Il portait la responsabilité de trouver les réponses manquantes auprès de ses camarades, ce qui se résumait souvent à solliciter des explications à Adrien derrière eux.

– Est-ce que tu as vu la maison d'Alecto ? demanda-t-il tout en recopiant une partie de l'énoncé.

Mehdi hocha la tête frénétiquement.

– Oui ! C'est le jour et la nuit ! Tu n'es encore jamais allé chez elle, mais je te jure qu'elle a fait une déco d'enfer. Littéralement. Elle a poussé tous les meubles pour faire une estrade pour le groupe. Elle a invité des copains musiciens, tu te rappelles ? Elle a acheté un lot de tissu noir, tu sais, celui qui ressemble à du velours, et en a mis partout : rideaux, canapés, coussins... Elle est déjà fan du look sombre, mais là, elle en a ajouté dans toutes les pièces, même dans les WC il y a du PQ noir.

Mehdi se tut quelques instants pour se faire oublier par le professeur qui passait entre les rangées de paillasses.

– Elle a décoré chaque vitre de chaque fenêtre avec des toiles d'araignées au pochoir. Ça a dû lui prendre un temps fou, parce qu'elle habite dans une maison un peu vieillotte et toutes ses fenêtres sont faites de petites vitres séparées par des croix en bois. Quelle patience ! Ce sera Halloween avant l'heure. Je crois même qu'elle a préparé des animations, elle n'a pas voulu m'en parler, mais je suis sûr de moi.

Le sourire aux lèvres, il sortit son téléphone pour montrer des photos des peluches-araignées lovées dans le canapé.

– Je te rapporterai tout ce que tu as raté. Alecto ne va pas bouder éternellement.

Benoît haussa les sourcils en espérant qu'il ait raison. Il se reconcentra sur son écrit pour rattraper son retard. Au fond de la classe, elle les observait en discutant scène underground avignonnaise avec son binôme. Lorsqu'elle était arrivée l'année dernière en seconde, Julien le métalleux avait été le seul à vouloir l'approcher.

Son meilleur ami claqua des doigts devant son nez. Le loup-garou secoua la tête pour se remettre les idées en place. Son anxiété allant croissant, son esprit vagabondait, alerte et nerveux, d'une conversation à l'autre, comme s'il surveillait le risque imaginaire d'être démasqué.

Le professeur de chimie proposa une pause, que tout le monde accueillit avec joie. Les élèves se déversèrent hors de la classe. Les fumeurs déguerpirent à l'extérieur. Un cercle d'amis se forma dans le couloir. On discutait de la dernière télé-réalité à la mode. Mehdi montra ses photos de la maison d'Alecto. Adrien aiguilla de nouveau la gothique vers Benoît « qui raterait la fête ».

– Tu sais que tu peux venir quand tu veux ce soir. Même en retard.

– Non merci, coupa-t-il.

– Sincèrement, ça me ferait super plaisir...

Il avait déjà refusé mille fois sa proposition et tenta la supplication.

– S'il te plaît...

– Tu peux même venir en pleine nuit !

Benoît la fusilla du regard. Le silence s'était installé dans le cercle d'amis, comme le jour où elle avait forcé la main d'Adrien pour qu'il arrête de porter ses affreuses chemises de bûcheron. Toute l'assistance était gênée par son insistance.

– Non merci, je ne peux pas...

– Mais pourquoi ?!

– Je te l’ai dit mille fois. Je suis à l’hôpital, gronda-t-il en détachant chaque syllabe.

La voix de la gothique lui semblait de plus en plus criarde, de plus en plus impertinente.

– Et si je venais te chercher en voiture ? C’est à quel hôpital ?

– J’ai dit : non.

Mehdi saisit le coude d’Alecto, mais elle l’ignora ou ne le remarqua pas. Les regards désapprobateurs convergeaient vers elle.

– C’est à quel hôpital ? On m’a dit que ton oncle possédait une clinique à Valence. Est-ce que c’est là-bas ? Franchement, ça ne me dérangerait pas d’aller te chercher.

– Je t’ai dit non. Tu veux que je te le dise en quelle langue ? répondit Benoît sur un ton où tout le monde comprit qu’elle le poussait à bout.

– Je trouve ça tellement dommage. Toute la classe sera présente, tu peux peut-être déplacer ton rendez-vous. Tu as déjà raté le ciné du mois dernier, tu as une famille hyper reloue.

– Moi au moins, j’ai une famille ! Et franchement, avec ton caractère, il ne faut pas t’étonner que tu vives seule, avec un tuteur qui vient te voir tous les 36 de l’année, en étant bien content que tu sois majeure pour éviter de s’occuper de toi !

Alecto fit un pas en arrière, la mine déconfite.

La luminosité du couloir augmenta et dans le même temps, le rouge à lèvres de la gothique ternit.

– Tu connais déjà ma réponse : je ne viendrais pas. Je. Ne. Viendrais. Pas. Fourre-le-toi bien profond dans ton petit crâne : je ne viendrais pas, même si c’était possible pour moi de le faire. Est-ce suffisamment clair maintenant ?

Alecto avait réussi à le mettre hors de lui.

Il s’aperçut qu’il s’était approché d’elle, menaçant, et que l’énervante gothique avait reculé, soudain impressionnée par sa stature. Les autres les entouraient, muets de surprise. Elle le surveillait d’un air affolé, comprenant qu’elle avait dépassé les limites de sa patience. Les battements de son cœur arrivaient comme un petit tambour. Il voyait trop bien les détails des mouvements autour de lui pour avoir des pupilles normales. Avait-elle remarqué le glissement de couleur des pupilles ? Peu importait : elle ne croirait jamais ses observations. La vérité était trop invraisemblable.

Il baissa la tête et se masqua le visage en prétextant un mal de crâne soudain.

Faisant fi de toute politesse, il recula d’un pas en feignant la douleur pour s’éclipser. Ses camarades stupéfaits s’écartèrent.

– Elle a réussi à faire sortir Gandhi de ses gonds, chuchota Romain.

Benoît rejoignit les toilettes. Les émanations d’urines lui envahirent le nez. Il grimaça de dégoût, mais il avait urgemment besoin d’un endroit retiré pour se calmer.

Se rafraîchissant le visage, il chassa les souvenirs qui revenaient en boucle. Il devait reprendre le contrôle de ses émotions et laisser filer sa colère.

Les couleurs lui apparaissaient toujours dans des teintes ternes. Le vert et le bleu prédominaient. Le rouge de son sweat-shirt était verdâtre. La métamorphose n’était

pas très avancée. Il observa ses doigts. Le bout de ses ongles était légèrement recourbé, mais la fourrure n'avait pas poussé.

Il souffla plusieurs fois, comme pour expulser sa fureur, puis respira plus ample-ment. Chaque expiration le conduisait un peu plus vers le calme.

Ses iris se teintèrent de marron. Sa vision redevint normale.

Il se lavait les mains comme au retour des toilettes lorsque Mehdi surgit derrière lui de très mauvaise humeur. Benoît désamorça immédiatement la bombe :

– Je suis désolé de lui avoir parlé si mal. Ce n'est pas ce que je pense réellement.

– Ce n'est pas à moi qu'il faut faire des excuses. Alecto est choquée. Tu es taré de lui avoir rappelé qu'elle était orpheline : tu n'es même pas censé le savoir !

Le loup-garou contint son irritation. L'agressivité de son ami déclenchait ses mécanismes de défense, au risque de réactiver la mutation. Au plus profond de lui, le loup-garou repoussa l'idée qu'elle l'avait mérité.

– Je suis désolé. Encore. Elle a tellement insisté, tu as bien vu : tout le monde était exaspéré par son comportement !

Mehdi n'était plus qu'un muscle tendu. Il se balançait légèrement d'un pied sur l'autre, puis serra les lèvres.

– Peut-être, finit-il par avouer. Mais ce que tu as dit l'a blessée. Tu ne parles pas comme ça à ma copine, c'est clair ?

– Je vais m'excuser auprès d'elle. C'est bon ?

Mehdi hochait favorablement la tête.

Benoît déployait des montagnes pour panser son amour-propre. Sa colère était légitime. Il endurait les remarques de la gothique depuis plusieurs jours. Lui demander pardon, c'était déjà beaucoup.

Son meilleur ami l'interpella alors qu'il lui tournait le dos pour rejoindre la classe.

– Est-ce que tu as quelque chose à me dire à propos d'elle ? Je vous trouve très proches.

Étant donné l'engueulade qui venait de se produire, Benoît faillit rire, puis s'aperçut que son meilleur ami était sérieux. Le loup-garou resta la main posée sur la porte de sortie des sanitaires, qu'il finit par refermer. Il préférait les mises au point en dehors de la période de la pleine lune, mais il n'avait manifestement pas le choix.

Les poings serrés comme pour en découdre, Mehdi voulait une réponse.

– Il n'y a rien de spécial entre elle et moi. Elle est juste ta copine.

À la réflexion, il éprouvait des difficultés à cataloguer Alecto comme une amie tant son caractère était peu engageant.

Mehdi hésitait à le croire.

– Je trouve qu'elle insiste beaucoup pour que tu viennes chez elle.

– Moi aussi !

– Elle pose beaucoup de questions à ton sujet, alors je me demandai si, par hasard, elle ne t'aurait pas fait des avances. Jure-moi qu'il n'y a rien entre vous.

Benoît leva les yeux au ciel. L'interclasse était fini. Plus aucun bruit ne filtrait à l'extérieur hormis la voix du professeur de la salle contiguë et un raclement de chaise ponctuel. Le rythme cardiaque un peu trop soutenu de son meilleur ami lui parvenait avec bien trop d'acuité.

– Je te le jure. Et si ça avait été le cas, je t'en aurai parlé. Je ne te ferai jamais un coup comme ça, tu peux avoir confiance en moi.

– Elle ne t'a pas fait des avances ?

– Jamais.

Et il louait que ce soit vrai, bien content de ne pas avoir à gérer un triangle amoureux en plus de sa vie mouvementée de double-alpha.

– Tu devrais poser la question à Alecto plutôt qu'à moi : après tout, c'est elle l'indiscrette !

Mehdi afficha le visage des mauvais jours : il avait trop peur de la réponse. Absorbé par ses réflexions, il passa devant son meilleur ami, qui lui emboîta le pas avant de chercher à le dérider.

– En plus, tu sais qu'elle n'est pas mon genre. Je ne fais pas dans le cachet d'aspirine.

– Ah bon ? Et Julie ?

Benoît repensa à cet ex du collège, une chipie imbue d'elle-même qui l'avait épinglé à son tableau de chasse. Une ravissante brune à la peau claire, larguée sans concession lorsqu'il avait compris qu'il constituait un danger pour elle.

– Elle n'était pas aspirine à ce point-là ! Alecto a la palme de la pâleur !

– Ne critique pas ma copine !

Ils se chamaillèrent sur la beauté des filles durant le reste de la matinée. Alecto boudait au fond de la classe. Lorsque Benoît voulut la rejoindre pour s'excuser, elle prétendit avoir une course à faire en ville et s'éclipça comme une ninja.

– Tu ne pourras la voir qu'en maths, expliqua Mehdi.

– Mon test à la clinique commence cet aprèm. Je ne vais pas pouvoir lui parler.

L'absence d'Alecto trotta dans sa tête pendant tout le repas. Il regrettait les mots durs du matin. Hors de question pour lui de laisser le week-end courir après une telle anicroche. Ses amis ne l'aidaient pas en lui promettant de retransmettre ses excuses lors de la fête qu'il manquerait.

Certaines actions devaient se faire en personne.

Il ne voulait pas quitter le lycée sans la voir.

Plus la journée avançait, plus le loup-garou sentait croître la frustration. Après la pause-déjeuner plus que bienvenue, il s'attela aux deux dernières heures de cette fichue journée dans cette fichue semaine. Le peu de bonne humeur qui lui restait servait à masquer son inquiétude.

Dans l'après-midi, Benoît descendit vers la sortie du lycée, puis, toujours préoccupé, décida à la dernière minute de rebrousser chemin pour retrouver Alecto en cours de mathématiques. Il pouvait la voir rapidement juste avant que la leçon ne commence. Les autres s'étaient déjà installés à leurs tables. Le loup-garou hésita. Elle discutait au fond de la salle avec Mehdi, quasiment épaule contre épaule.

Son expression se fana lorsqu'il approcha. Le regard vert anis se fixa sur lui. Pressé par le temps, le lycéen déballa ses excuses sans cérémonie.

– Je voulais simplement te dire que je suis désolé pour ce que j'ai raconté tout à l'heure. Je ne le pensais pas.

Mehdi faisait semblant de ne pas entendre, mais avait la mine satisfaite. Alecto se dressa en rempart devant son compagnon. Ses lèvres n'étaient plus qu'une ligne, son visage froid et inexpressif.

— Je sais. Mehdi m'a dit.

Benoît espéra un développement. Le fait qu'elle accepte ses excuses par exemple ou qu'elle fasse son *mea culpa*, mais il attendit en vain.

Un silence gêné s'installa entre eux trois. Ne pouvant plus attendre, il sortit de salle pour courir rattraper son car. Il s'efforça d'oublier le comportement bizarre d'Alecto. Cette fille ne savait pas gérer les relations humaines.

Lorsqu'il arriva vers 16 h, sa mère cuisinait un en-cas pour la nuit. Une bonne odeur de gâteau au yaourt l'accueillit. Elle lui raconta sa journée au refuge. Un gentil couple avait pris un bâtard en milieu d'après-midi.

— Et le vieux dogue napolitain ? Est-ce qu'il a trouvé une famille ?

Luna haussa les épaules. Elle n'avait guère d'espoir pour cette impressionnante peluche noire de 60 kilos.

— Il finira par devenir notre mascotte.

Le sillage de la voiture paternelle apparut à travers le rideau de la cuisine. Les jours de pleine lune, Francis avait toujours des anecdotes à base de mauvais payeurs menacés au téléphone.

À 18 h, Benoît, survolté, regarda une énième fois l'horloge murale. Il se remplissait l'estomac dans l'attente angoissée.

Difficile de ne pas faire un compte à rebours et de se dire qu'il ne lui restait plus qu'une quarantaine de minutes d'humanité.

Il se leva, laissant son assiette dans l'évier. Derrière lui, la petite porte dans la cloison ne payait pas de mine. Après tout, ce n'était qu'un accès de cave à l'allure de placard.

Les Balti l'utilisaient pourtant une fois par mois. Le double-alpha salua ses parents comme s'il partait se coucher, puis se dirigea vers le sous-sol.

Des rangées d'étagères s'alignaient dans la lumière blafarde des néons. Tout ce que pouvait accumuler une famille s'y trouvait : des livres de poche empaquetés dans des cartons, de la vaisselle et des couverts gardés au cas où, de vieilles paires de skis et des bouteilles de vin empoussiérées. Benoît traversa l'aire de stockage et s'arrêta devant le mur en maçonnerie. Un interstice entre deux pierres cachait le mécanisme d'ouverture d'une porte coulissante. Elle brinquebala alors qu'il la poussait pour révéler le passage.

Ses yeux se plissèrent en entrant. Brillamment éclairées, les parois blanches de la zone secrète renvoyaient une lumière crue. La pièce insonorisée couvrait plus de la moitié de la surface de la maison. La porte coulissa automatiquement derrière lui.

L'endroit spartiate ne comprenait comme mobilier qu'un banc et une armoire. Tout l'espace était mangé par quatre immenses cages d'acier. Leurs barreaux zébraient le crépi clair. Ses parents se partageaient la plus grande, collée au fond de la pièce. Au plus proche de l'entrée, la cellule de Benoît se distinguait par son aspect neuf.

L'atmosphère était imprégnée de l'odeur de javel et d'urine canine.

Il se déshabilla, laissant tous ses vêtements sur le banc en pile désordonnée. Les verrous de sa cage étaient conçus pour s'ouvrir avec facilité, si on était doté de mains. La porte se referma derrière lui. Soupir de soulagement. Il avait l'absolue certitude de ne plus représenter un danger pour les autres.

Au sous-sol, rien ne permettait de savoir si le soleil s'était couché ou pas.

Dans l'atmosphère tendue de l'attente, toutes horloges au tic-tac énervant étaient proscrites. La perspective de la transformation pouvait alimenter la panique et activer le mécanisme de mutation plus rapidement.

Benoît s'assit sur le sol glacial. À l'orée de la métamorphose, ses pensées se troublaient d'une colère latente et sans fondement. Quelque part dans son cerveau, une fureur sauvage infusait lentement ses méninges. Dans l'attente impatiente de la nuit, la bête s'agitait ou alors la paranoïa lui faisait percevoir des choses qui n'existaient pas.

Ses mains le picotèrent.

Un nouveau cycle commençait.

Il ignora les démangeaisons qui remontaient rapidement de l'extrémité de ses membres vers le tronc. Il ouvrit des yeux jaunes comme l'or. Le poil poussait épais et dru, gris et roux s'entremêlaient sur ses avant-bras.

La mutation s'accéléra, et avec elle, d'abord un malaise diffus puis une douleur à hurler.

Ses tripes se tordaient dans des chuintements visqueux, ses mains se déformaient, les doigts se dotaient de coussinets, le pouce devenait un ergot, dans un écœurant déplacement. Benoît criait et grognait en même temps. Son corps en fusion modifiait chacun de ses organes. Ses muscles en feu se contractaient, le contraignant à des pauses tétanisées.

Le double-alpha savait qu'il ne pouvait échapper à la métamorphose.

Qu'il n'avait qu'à subir un processus inexorable !

Inutile de lutter.

Une queue se développa depuis le coccyx.

La haine le submergeait par vagues et il en oubliait parfois d'avoir mal. Ses mâchoires garnies de quarante dents claquaient dans le vide tout en s'allongeant, éloignant son nez devenu truffe de son champ de vision.

Il roula par terre comme un chien malade. Il souhaitait se dissoudre dans la haine. Il ne sentirait plus la douleur, ne se souviendrait plus de rien. Il disparaîtrait purement. La bête l'absorberait jusqu'au lendemain matin. Elle en voulait au monde entier. Elle avait la faim greffée au corps, l'envie de tuer pour la simple euphorie de la chasse. Honteux, Benoît éprouvait le désir de planter ses crocs dans la chair et de se venger des vingt-sept jours d'humanité.

L'animal se releva, les babines retroussées, le poil hérissé.

Il ne restait rien de l'humain hormis un loup énorme, au pelage gris et roux, prêt à tout pour sortir de la cage et dévorer ce qui passerait à sa portée.